

questions  
de communication

## Questions de communication

18 | 2010

Les non-usagers des TIC

---

# Réflexivité limitée et réification : un travail interactionnel de conventionnalisation

*Limited Reflexivity and Reification: an Interactional Work of Conventionalisation*

Florian Hémont

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/407>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.407

ISSN : 2259-8901

### Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

### Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2010

Pagination : 239-256

ISBN : 978-2-8143-0056-9

ISSN : 1633-5961

### Référence électronique

Florian Hémont, « Réflexivité limitée et réification : un travail interactionnel de conventionnalisation », *Questions de communication* [En ligne], 18 | 2010, mis en ligne le 01 décembre 2012, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/407> ; DOI : 10.4000/questionsdecommunication.407

---

Tous droits réservés

## > NOTES DE RECHERCHE

FLORIAN HÉMONT

Centre d'étude et de recherche Travail, organisation, pouvoir

Laboratoire Génie de production

Université Paul Sabatier-Toulouse 3

florian.hemont@univ-tlse3.fr

### RÉFLÉXIVITÉ LIMITÉE ET RÉIFICATION : UN TRAVAIL INTERACTIONNEL DE CONVENTIONNALISATION

**Résumé.** — Il est ici question du caractère limité de la réflexivité des acteurs telle que développée par Anthony Giddens dans sa théorie de la structuration du social. Il s'agit de penser dans un même cadre (à l'instar de François Cooren) ce qui « anime » les acteurs et ce qu'ils animent. Nous envisagerons l'interaction comme un lieu/moment d'expression et d'actualisation des « allant de soi » plus ou moins conventionnels. Nous analyserons alors l'interaction comme un travail de présentification, de mobilisation de conventions, mais aussi comme un travail de conventionnalisation, de routinisation. Enfin, nous explorerons le lien entre limite réflexive et langage en considérant la réification comme un mode d'expression de l'acteur dans la façon dont il peut avoir recours à des « boîtes plus ou moins noires » en donnant corps à des idées, des principes, des règles et participer à leur diffusion.

**Mots clés.** — Réflexivité limitée, réification, interaction, rappel, routine, boîte noire.

« L'homme est un animal suspendu à des toiles de signification qu'il a lui-même tissées »<sup>1</sup>.

Ce texte met à l'épreuve le concept de « réflexivité »<sup>2</sup>, tel qu'utilisé par Anthony Giddens dans sa théorie sur la structuration, pour la compréhension de l'action sociale. Nous proposons d'interroger le caractère limité de cette réflexivité<sup>3</sup>. Nous expliciterons ce en quoi les interactions peuvent être caractérisées par la constitution et le recours à des principes, postulats, etc. sur lesquels les acteurs ont plus ou moins de recul. Ce faisant, nous visons à intégrer dans un même cadre d'analyse ce qui « anime »<sup>4</sup> les acteurs, ce qu'ils animent, ainsi que leur recours – lors d'interactions – à des réifications (au sens de prêter une existence autonome à des concepts, principes, valeurs, etc.). Nous avançons que la réflexivité des acteurs, nécessairement limitée, prend appui sur cette réification de concepts, principes, valeurs, les soumettant ainsi au recours à des « boîtes plus ou moins noires ». Au cours de ces interactions, les acteurs peuvent être conduits à questionner ce qui est constitué et utilisé comme « boîte noire ». Pour autant, ce recul réflexif demeure toujours partiel. Nous entendons par là que les acteurs peuvent être amenés à prendre une certaine distance critique par rapport à leurs croyances et à ce qu'ils font. D'une certaine manière, nous montrons en quoi les limites réflexives jouent un rôle dans l'animation des acteurs, ce en quoi elles concourent à la formation de « boîtes noires », et finalement, ce en quoi tout ceci participe à un phénomène interactionnel de structuration sociale.

Nous nous référons principalement à la théorie de la structuration d'Anthony Giddens que nous entendons affiner à l'aide des travaux de François Cooren. Bien que notre lecture ne soit pas exhaustive, nous pensons, à bien des égards, que les travaux interactionnistes tels que ceux de François Cooren, relativement proches d'une sociologie latourienne, permettent de relire Anthony Giddens *via* un prisme davantage communicationnel de structuration du social. Il s'agit ainsi de questionner la critique souvent avancée, et peut-être un peu hâtive, de non-opérationnalité de la théorie de la structuration. François Cooren est un auteur dont les travaux en communication organisationnelle s'inscrivent dans la lignée de ceux de James R. Taylor qui envisage la communication comme constitutive de l'organisation. Son approche est particulièrement ancrée dans les travaux de Bruno Latour (auquel il emprunte, entre autres notions, la caractérisation des acteurs non humains), ceux d'Algirdas Julien Greimas (pour sa considération narrative et son idée d'« actant »), et ceux d'Harold Garfinkel (en ce qui concerne

<sup>1</sup> « *Man is an animal suspended in webs of significance he himself has spun* » (Geertz, 1973 : 5).

<sup>2</sup> La « réflexivité » est ici entendue comme capacité des acteurs de comprendre ce qu'ils font pendant qu'ils le font (Giddens, 1987 : 32).

<sup>3</sup> Nous tenons à remercier particulièrement les deux lecteurs anonymes ainsi qu'Anne Mayère, François Cooren, Aléxia Jolivet et Marie Bénéjean pour leurs contributions et les commentaires qu'ils ont bien voulu nous adresser.

<sup>4</sup> Le terme se réfère aux différents travaux de Fr. Cooren.

l'approche ethnométhodologique)<sup>5</sup>. Il nous semble que, d'une manière générale, par l'étude des interactions, cet auteur examine la communication comme un processus organisé-organisant. Pour ce faire, il s'intéresse particulièrement à l'idée d'« actant » dans sa considération de la notion d'*agency*<sup>6</sup>, et ausculte ainsi la scène interactionnelle comme composée d'un « *plenum of agencies* » (Cooren, 2006). Que se joue-t-il alors au plan de la construction de la relation entre acteurs et groupes d'acteurs et de leur intercompréhension? Comment interroger le concept de réflexivité limitée à la lumière des travaux de François Cooren et ainsi approfondir la portée interactionnelle de la pensée d'Anthony Giddens?

Nous considérons que les perspectives des acteurs peuvent évoluer en permanence par la stimulation du contrôle réflexif dans l'interaction. Nous explorerons ce en quoi ce mouvement ne peut être considéré sans faire intervenir des repères conventionnels. La co-définition de ces repères est précisément l'un des objets des interactions et l'un des sujets d'autorité. Pour mener à bien l'exploration de ce cadre d'analyse, nous nous appuierons, de manière à illustrer nos propos, sur le terrain constitué dans le cadre de notre recherche (2011) concernant les rapports clients-fournisseurs dans le secteur aéronautique du Sud-Ouest de la France. Celle-ci questionne les modes de coordination et de construction de formes d'intercompréhension, aux travers d'échanges en face à face et médiatisés par les outils de planification, entre interlocuteurs salariés de grandes entreprises « donneurs d'ordre » et de petites et moyennes entreprises (PME) sous-traitantes, à partir du suivi des consultants engagés pour optimiser la chaîne d'approvisionnement.

Dans un premier temps, nous verrons que les limites réflexives des acteurs participent à la mise en forme de liens de causalité. Après avoir expliqué ce qui peut être entendu par des rappels – en mettant en avant qu'ils sont constitutifs du contrôle réflexif des acteurs et qu'ils participent en retour à sa limitation –, nous envisagerons l'interaction comme un lieu/moment d'expression et d'actualisation des « allant de soi » plus ou moins conventionnels, et des liens causaux. Nous verrons alors l'interaction comme un travail de présentification<sup>7</sup>, de mobilisation

<sup>5</sup> L'une des expressions que Br. Latour emprunte volontiers à H. Garfinkel et qui rend particulièrement compte des inspirations de F. Cooren est : *For another next first time* (Garfinkel, 2002).

<sup>6</sup> La notion d'*agency* a été traduite par « agentivité » ou « agence ». Néanmoins les diverses traductions de ce concept ne nous ont pas toujours semblé pertinentes. Ici, *agency* renvoie à ce qui agit, est agi, et ainsi regroupe acteur humain et non-humain comme des objets, ainsi que des principes, des entités comme des organisations.

<sup>7</sup> Dans le sens de F. Cooren et D. Robichaud (2006 : 115-116) comme rendre présent des entités absentes de la scène interactionnelle.

de conventions<sup>8</sup>, mais aussi comme un travail de conventionnalisation<sup>9</sup>, de routinisation. Nous caractériserons enfin le lien entre limite réflexive et langage en expliquant le jeu des « boîtes noires » (en tant que pris pour compte et pensé-sédimenté). Nous prolongeons l'étude du rôle de ces « boîtes noires » en insistant sur le fait que la réification, au-delà d'être un processus favorisant la constitution de ces « boîtes noires », est également liée au fait que les acteurs nomment des instances, des phénomènes, des concepts, etc. et les exposent ainsi à un débat sur leur délimitation. Ce recours à des réifications par les acteurs, en donnant corps à des idées, des principes, des règles, participent à leur diffusion et peuvent induire des jeux d'autorité.

## Limites réflexives

Avant de nous intéresser à la manière dont la réflexivité participe d'un phénomène de socialisation, nous expliciterons ce que nous entendons par limites réflexives des acteurs. Ici, elles sont conçues, d'une part, comme restriction à leur faculté d'analyse de la complexité de liens causaux et, d'autre part, nous précisons la limite préceptuelle comme limitation à interroger ce qui les anime.

## La limite « computationnelle »

Herbert A. Simon a critiqué fort efficacement la conception de l'*homo economicus*, développée par une partie des économistes en ce qu'elle suppose la possibilité d'une rationalité absolue lors de prises de décisions. Il a expliqué que la rationalité possède des caractéristiques situées : « *By a weak definition of rationality, virtually all human behavior is rational. People usually have reasons for what they do, and if asked, can opine what these reasons are* »<sup>10</sup> (Simon, 1995 : 45). Il a précisé que la caractérisation de la rationalité devait être accompagnée d'adverbes appropriés comme « objectivement », « subjectivement », « consciemment », « intentionnellement », « du point de vue de l'organisation » ou encore « personnelle » (Simon, 1947 : 69-70). Pour finir, il a argumenté sur le fait que cette rationalité est nécessairement limitée, ne serait-ce que par l'écart qui peut séparer l'action et l'accomplissement de l'objectif projeté. Cet écart

<sup>8</sup> On recourt à la définition de P. Livet (1994 : 244-245) qui voit dans la convention ce qui permet de « donner des repères accessibles à tous ; lancer ou relancer la coopération ; permettre aux individus de relier les actions locales qui participent d'un phénomène collectif ; permettre de représenter ce phénomène collectif, quand aucun individu ne peut l'observer en entier ».

<sup>9</sup> « Conventionnalisation » désigne un processus collectif de mise en place et de mise à jour de conventions.

<sup>10</sup> « Considérant une définition large de la rationalité, pratiquement tous les comportements humains sont rationnels. Les gens ont généralement des raisons pour faire ce qu'ils font, et si on le leur demande, ils peuvent les exprimer » (c'est nous qui traduisons).

tient notamment au défaut de connaissances, mais aussi aux limites de notre capacité « computationnelle », dit autrement de notre capacité réflexive face à la complexité du monde<sup>11</sup>. Cette dernière pointe surtout nos difficultés à lier des concepts, des informations, des connaissances entre eux. Non pas parce que ces liaisons sont impossibles, mais parce que ces interconnexions sont entravées pour des raisons de contraintes mémorielles et surtout temporelles. En effet, le propre de l'acteur est l'action et ainsi l'interaction; or, celles-ci s'inscrivent dans des temporalités qui, d'une certaine manière, s'imposent à l'acteur comme une limite de sa potentialité réflexive. Atteindre l'illumination ne serait-ce pas se perdre dans un dédale réflexif sans fin ni finalité? Nous considérons alors une des limites de la réflexivité, non pas dans la potentialité à se projeter ou à tirer des enseignements des expériences, mais plutôt dans la faculté d'analyse de la complexité des liens causaux. Il ne faut pas entendre par là que chaque conséquence est issue d'une cause, mais que l'acteur tente de s'expliquer ce qu'il saisit comme manifestation (passé, en devenir, ou en cours) *via* ce que Karl E. Weick nomme « carte causale ». Le point de vue de cet auteur est que « l'individu donne du sens à ce qu'il vit en rétablissant un lien de causalité, *a posteriori*, entre ses actions, motivations, croyances, entre le passé et le présent » (Vidaillet, 2003 : 41). Par ailleurs, il ajoute que donner du sens est un mélange de rétrospection et de prospection, et que les acteurs ont recours à des présomptions afin d'ordonner leur action (Weick, Sutcliffe, Obstfeld, 2005 : 413). Outre l'aptitude des acteurs à donner du sens *a posteriori* à leurs actions, leur propension à se projeter semble tout aussi importante, tout du moins sous une forme d'« *a priori* en devenir ». Les acteurs ont cette capacité de lier leurs construits *a priori* à leurs projections d'un futur *a posteriori*. Il s'agit d'une caractéristique majeure de la réflexivité des acteurs : celle d'une appropriation réflexive de la connaissance altérant les circonstances auxquelles elle faisait référence initialement (Giddens, 1990 : 59-60), couplée à une projection réflexive sous forme d'anticipations floues d'un devenir plus ou moins éventuel.

## La limite des préceptes et le rappel dans l'interaction

Une autre limite de la réflexivité se situe dans les influences inconscientes des acteurs (Giddens, 1986 : 411-412), dans le sens où nous n'avons pas de contrôle réflexif sur tout ce qui nous fait agir, sur tout ce qui nous anime. Ici, il s'agit de ce qu'on peut appeler l'influence de préceptes (c'est ce qui est pris en amont, c'est

<sup>11</sup> « In short, people almost always have reasons for what they do but seldom the "best" reasons. That is to say, consequences of actions are ignored or misjudged, either because information is lacking or erroneous or because computational power (thinking power) is insufficient for estimating the consequences; trade-offs among goals are handled inadequately or not at all; and finally, potential effective actions may be unknown (and even unknowable) or ignored. As a general label for these departures from the global rationality postulated in economic and public choice theory, we speak of human "bounded rationality" » (Simon, 1995 : 47).

une sorte de commandement, de règle à suivre)<sup>12</sup>. Ils forment des liens causaux pris pour compte et/ou intériorisés qui participent à l'élaboration de leur « cartographie causale » sur lesquels ils n'effectuent pas de contrôle réflexif ou très partiellement. Anthony Giddens fait une distinction entre inconscient, conscience pratique<sup>13</sup> et conscience discursive<sup>14</sup>. D'abord, il revient sur trois distinctions que l'on peut faire entre conscient et inconscient. La première renvoie à l'idée de sensibilité, la conscience fait alors référence à l'aspect sensoriel ; l'inconscience se situe subséquemment dans l'endormissement ou la perte de conscience suite à un coup par exemple. La seconde, se rapprochant de la notion de conscience pratique, se réfère à l'attention aux événements ; l'inconscient est ce à quoi nous ne prêtons pas attention. La dernière, correspondant à peu près à la conscience discursive, présuppose qu'un acteur puisse mettre en mots des choses et faire preuve d'une certaine cohérence ; à l'opposé, dans ce cas, l'inconscient peut se traduire par le terme « *unaware* ». Par la suite, il explique que la psychanalyse s'est appuyée sur ce dernier contraste entre conscience et inconscience<sup>15</sup> (Giddens, 1986 : 92-94). Nous le suivons lorsqu'il se détache de la vision psychanalytique de la conscience pour lui préférer une conceptualisation rapprochant mémoire et inconscient. En fait, il distingue « la conscience en tant que conscience sensorielle [...], la mémoire en tant que constitution temporelle de la conscience, et le rappel en tant que moyen de se rappeler des expériences passées de manière à les focaliser sur la continuité de l'action » (Giddens, 1986 : 97). Ce qui est primordial est de percevoir ce rappel, comme une activité interactionnelle et donc caractéristique de cet « étant présent ». Plus simplement, « se souvenir » est toujours une activité du présent.

Nous n'entendons donc pas faire de l'inconscient une catégorie éthérée de la pensée ou de la non-pensée, mais souhaitons davantage le rattacher aux compétences mnésiques de l'acteur : « La conscience discursive et la conscience pratique renvoient à des mécanismes psychologiques de rappels utilisés dans des contextes d'action » (Giddens, 1986 : 97). Les rappels sont constitutifs du contrôle réflexif des acteurs et participent, en retour, à sa limitation. Cette conception invite à se placer dans une perspective interactionniste de structuration sociale, selon laquelle ce qui active les rappels est ce qui est perçu par les acteurs dans l'interaction. D'une certaine manière, les idéologies – en tant qu'ordres symboliques articulant signification, légitimation et domination (Giddens, 1979) –, constituent une forme de préceptes. Envisager la structuration sociale à partir d'une perspective interactionniste permet de dépasser la disjonction entre l'idée marxiste de l'idéologie comme cadre de pensée sur lequel l'acteur n'a pas de prise (comme cadre de domination), et une pensée plus contemporaine, telle

<sup>12</sup> « Précepte » vient du latin *praecipere* : commander ; *prae* : en avant, et *caepre* : prendre.

<sup>13</sup> « Tout ce que les acteurs connaissent de façon tacite, tout ce qu'ils savent faire dans la vie sociale sans pour autant pouvoir l'exprimer directement de façon discursive » (Giddens, 1987 : 32).

<sup>14</sup> « Ce que les agents savent de ce qu'ils font et de ce pourquoi ils le font » (*ibid.*).

<sup>15</sup> L'« inconscience » est entendue ici comme l'incapacité d'exprimer ce qui nous incite à l'action de façon verbale.

celle de Bernard Venard lorsqu'il interroge le rapport aux idéologies *via* des pratiques communicationnelles des acteurs<sup>16</sup>. Selon la perspective de François Cooren, penser l'interaction comme un lieu d'animation dans lequel les acteurs animent des principes, des entités – « peuplant » ainsi la scène d'absents alors rendus présents –, mais aussi un lieu dans lequel les acteurs s'expriment à travers le prisme de ce qui les anime, permet de concilier les deux perspectives des rapports aux idéologies. En effet, les acteurs sont animés : il y a toujours une part de non-conscient dans ce qui les fait agir et s'exprimer, mais aussi une part de prise de conscience par le truchement des interactions. Ces dernières favorisent alors un retour réflexif sur leurs « pris pour compte », principes, postulats, etc. Mais les acteurs animent également. Ainsi les idéologies se propagent-elles de façon discursive par l'expression de croyances, de principes, de valeurs, etc. Ces croyances, principes et valeurs ont ceci d'intéressant qu'ils participent doublement au processus de justification des acteurs. Nous entendons par là qu'ils forment des liens de détermination qui ne sont pas nécessairement mis en cause par les acteurs, et qu'ils les mettent en scène de façon à justifier leurs actions ou défendre leur vision du monde. C'est précisément par les interactions que les acteurs peuvent être amenés à réviser leur vision du monde et réactualiser leurs schèmes de pensée et de justification. Une telle distinction permet de saisir en partie comment les acteurs sont à la fois portés, affectés, par des préceptes dont ils n'ont pas nécessairement conscience à un moment donné et, par ailleurs, peuvent parvenir à en avoir une certaine appréhension. Par la suite, on montrera que les interactions sociales sont sources de réflexivité, par ce qui y est proposé, et qu'elles participent au déplacement des limites réflexives.

L'interaction est ce lieu et ce moment de confrontation, de justification, de transformation, de stabilisation des perspectives des acteurs. Durant leurs échanges, les acteurs s'expriment et se mettent en scène par des représentations. Le contrôle réflexif permet alors aux acteurs de faire appel et d'intérioriser toute une gamme de pensées et de comportements dans l'interaction. L'interaction elle-même en tant que support de sens, par ce qui est mis en proposition, participe à la stimulation de cette capacité réflexive. Toutefois, cette vision serait sclérosante si l'interaction n'était qu'un simple moment de rappel. L'une des caractéristiques de l'interaction réside dans ce qu'elle offre aux interactants la possibilité d'une co-construction de sens (ne serait-ce de la situation) et qu'elle peut ainsi concourir à l'évolution des perspectives de chacun. Ce qui évidemment n'exclut pas les tensions, les contradictions et les rapports de pouvoir : 1) une interaction est une construction en ce qu'elle est toujours en proie à un certain indéterminisme quant à la séquence des échanges ainsi qu'à ce qui s'y échangera et comment. Elle permet également la (re-)production de pratiques, de routines ; 2) une interaction est une co-construction car elle suppose toujours une mise

<sup>16</sup> B. Venard (2006 : 234) caractérise différents comportements qui permettent de relativiser un schéma simpliste mettant en tension l'allégeance ou l'opposition à une idéologie selon un mode binaire. Il considère que ce rapport d'allégeance ou d'opposition peut être vécu comme « réel » ou apparent, qu'il peut être total ou partiel, et actif ou passif.



en contact entre différents acteurs. Un acteur exerçant une autorité sur un autre acteur suppose toujours que ce dernier accepte cette autorité. Anthony Giddens (1986 : 63-64) remarque d'ailleurs que « le pouvoir présuppose des relations régularisées d'autonomie et de dépendance entre des acteurs ou des collectivités dans des contextes d'interaction. C'est ce que j'appelle la dialectique du contrôle dans les systèmes sociaux ». En cela, on ne revendique nullement une vision enchantée des rapports entre acteurs. Au contraire, on considère les jeux de pouvoir comme pleinement constitutifs de ces rapports. Les acteurs co-construisent les scènes interactionnelles par ce qu'ils y « portent », et c'est justement par ce que chacun d'entre eux y « portent » qu'ils tentent de peser dans les interactions et/ou qu'ils stimulent des évolutions de perspectives.

## Le rappel dans l'interaction : routines et conventions

Nous envisageons l'interaction comme un lieu/moment d'expression<sup>17</sup> et d'actualisation de cette dimension des préceptes, de cet « allant de soi » plus ou moins conventionnalisé, mais également comme le lieu/moment d'un travail de conventionnalisation. Le caractère limité de la réflexivité joue alors un rôle certain dans l'animation des acteurs, dans le façonnement de leur vision du monde. Les acteurs ne peuvent se perdre dans un questionnement sans fin sur ce qu'ils tiennent pour principe ni opérer un contrôle réflexif sur la part d'inconscient qui les habite. De manière à palier à cette limite, les acteurs mobilisent des liens causaux et ce faisant délimitent ce qui est pris pour compte. Cette limite réflexive peut être caractérisée par l'établissement de déterminations et d'un travail d'animation des acteurs, au travers du recours à des routines, des « prêts à penser », des « boîtes plus ou moins noires ». Il faut donc ajouter à ce modèle dynamique du contrôle réflexif une certaine stabilisation car l'une des activités majeures des acteurs est de constituer de la routine, des pratiques mobilisables, des liens de détermination : « La routine loge surtout dans la conscience pratique, elle s'insère comme un coin entre le contenu potentiellement explosif de l'inconscient et le contrôle réflexif de l'action qu'exercent les agents » (Giddens, 1986 : 33). Ainsi, par exemple, peut-on évoquer une pratique de mise en scène de soi comme une routine, comme un « modèle d'action pré-établi que l'on développe durant une représentation et que l'on peut présenter ou utiliser en d'autres occasions » (Goffman, 1959 : 24). On établit des catégories, des comportements types, plus ou moins conventionnalisés, qui peuvent alors être mobilisés. Cette mobilisation oscille entre conscience pratique, conscience discursive et inconscient comme ce serait le cas dans l'usage d'une « grammaire communicationnelle » : « La facilité avec laquelle les acteurs mènent à bien, sans

<sup>17</sup> Par « expression », on désigne à la fois un moment de co-construction de sens et d'engagements au travers de pratiques.

avoir besoin d'y réfléchir; et, malgré tout, de façon conséquente, ces routines conformes aux normes, signifie non pas qu'il n'y a pas eu de représentation mais tout simplement que les participants ne se sont pas rendu compte qu'il y en avait une » (Goffman, 1959 : 76). Cette routinisation ne se réfère donc pas à une vision sociale dans laquelle on aurait des acteurs isolés, il s'agit de routines collectives, par exemple d'un travail de mise en scène de routines dans les pratiques représentationnelles. Ces routines se sédimentent en conventions et à partir des conventions nous adoptons-adaptons des pratiques en routines. La capacité réflexive des acteurs leur permet de penser les conventions comme conventionnalisation, c'est-à-dire comme processus : ils se regardent eux-mêmes participant aux jeux collectifs. Les conventions sont alors envisagées ici comme issues de constructions collectives d'acteurs par un jeu de rappels en s'instituant *via* le partage de pratiques. Ainsi ces pratiques et recours peuvent-ils se sédimenter et devenir des rites, des conventions fondant des pratiques usuelles.

L'interaction suivante permet d'illustrer ce que nous entendons par conventionnalisation. Elle se tient au sein d'une entreprise entre trois protagonistes – le responsable de la logistique (RL), le responsable de production (RP) et le chef de l'atelier des expéditions (CE) – et prend place alors que le chef d'atelier des expéditions se rend compte qu'il y a une disjonction entre une pratique antérieure et ce qui est prescrit sur le document attaché à la pièce (relatant les différentes étapes que les personnels doivent lui faire suivre).

Tableau 1 : Recherche de conventionnalisation.

	Interlocuteur	Non-verbal, tonalité et contextualité	Énoncé
1	RL	Le téléphone sonne. RL décroche en ayant regardé l'identifiant de l'appelant.	Allo, oui?!
2	CE		...
3	RL		Un traitement qu'on ne faisait pas?
4	CE		...
5	RL		On a l'accord du client?
6	CE		...
7	RL		Du cadmiage <sup>18</sup> ? J'arrive!

<sup>18</sup> Procédé chimique de traitement de surface de pièces usinées.

8	—	Il raccroche et part afin de constater et résoudre le problème.  RL arrive dans l'atelier en charge des expéditions 5 minutes plus tard.	
9	CE	Il montre les feuillets de suivi de production à RL.	Tenez
10	RL	Il prend les documents.  Il parcourt les documents à la recherche de la ligne correspondant au traitement posant problème.	Si c'est gammé <sup>19</sup> on le fait.  Hum...
11	RP	Arrivée de RP depuis l'atelier contigu.	C'est quoi le problème?!
12	RL	RL lui tend les documents (en fait, le bureau des méthodes a prévu l'application d'un traitement supérieur en termes de coûts et de qualité à celui demandé par le client).	Un problème dans la gamme au niveau du traitement de surface.
13	RP	RP prend les documents et tourne les pages.	Ah! Normalement on fait, mais c'est les méthodes qui ne veulent pas changer et mettre le tampon.
14	RP	En parcourant les documents	C'est demandé nulle part!
15	RL		C'est de la sur-qualité.
16	RP	En signant <sup>20</sup> et haussant le ton.  En partant.	Non, c'est de l'incompétence, je leur ai déjà dit.  J'ai dit que je m'en occupais!

Outre la réactualisation des diverses conventions comportementales (comme le respect de tours de parole, le respect des distances proxémiques, les intonations, etc.)<sup>21</sup>, langagières et de représentations des rôles, ce qui se joue dans cette interaction est la mise en scène du problème de cohérence entre deux types de

<sup>19</sup> Ici la gamme renvoie à la succession des procédés constitutifs de l'élaboration de la pièce.

<sup>20</sup> Chaque étape de production d'une pièce reportée sur le document doit être signée une fois accomplie afin que le traitement suivant lui soit appliqué. L'enjeu est ici la prise de responsabilité que représente le fait de signer le document et de statuer sur la logique à suivre.

<sup>21</sup> Les conventions comportementales font référence aux différentes dimensions jouant un rôle dans les interactions, mises en avant par le collègue invisible de Palo Alto (Winkin, 1981).

conventions : la première, en tant que pratique gestionnaire de suivi de la gamme, et la seconde, en tant que sédimentation de la première devenue alors routine. En fait, le chef d'atelier se trouve face à un dilemme : qu'est ce qui fait autorité ? La gamme – imprimée et prescrite par le service des méthodes – qu'il est censé suivre, ou bien la pratique habituelle censée être en cohérence avec les accords entre client et fournisseur ? La routine de suivi d'une méthode pour un produit, ou la pratique requise *via* la gamme. La mise à jour de cette différence a participé à stimuler la capacité réflexive du chef d'atelier et, par là, le place face à ses limites réflexives, ce qui le pousse à entrer dans une recherche de règles à suivre. Évidemment, il est question de responsabilité de prise de décision, mais l'objet de l'interaction est bien de statuer sur un problème de manière à trouver une solution relativement conventionnelle. Les acteurs entrent dans un processus de conventionnalisation au sens où l'issue de cette discussion constituera un repère pour ce collectif et leur permettra de poursuivre la démarche de co-production dans laquelle ils sont engagés. Cette recherche de conventionnalisation se trouve alors aux prises avec des jeux d'autorité. Les expressions « si c'est gammé on le fait... », « Ah ! Normalement on fait... » montrent que l'un des enjeux est bien la (re)définition de déterminations, d'instances extérieures d'autorité, de ce qu'il est normal de faire.

## Interaction : boîtes noires, réifications et extériorisations

On s'intéressera alors à ces jeux d'autorité à travers de ce que font les acteurs en usant de réifications, de pris pour compte, et en nous appuyant sur un procédé d'incarnation<sup>22</sup> dans l'interaction. L'idée de réification introduite par Karl Marx et reprise par Georg Lukács peut être synthétisée ainsi : « *The process by which persons cease to understand Society as the product of their own labor and actions and come to credit it with autonomous existence and the power to dominate them* »<sup>23</sup>. En nous inspirant de cette définition, nous considérons la réification comme le fait de recourir à une notion, une construction, comme à quelque chose de concret, de délimité, ayant une existence autonome et pouvant ainsi revêtir une certaine « agentivité ». Cette idée de réification est étroitement liée au fait que nous nommons des choses, des entités, etc., afin de les définir et de les identifier (bien que ces définitions et identifications puissent rester ouvertes). Nous envisageons la réification comme une forme d'autonomisation et de

<sup>22</sup> « *I propose, thus refers to a phenomenon that consists of giving flesh to something, a definition close to the one for embodiment, which consists of "giv[ing] a bodily form to" something. As for materialization, it refers to a phenomenon that consists of "tak[ing] physical form or shape" (American Heritage Dictionary) to something that was initially devoid of it* » (Cooren, 2006 : 91). Par exemple, on peut considérer que des idéologies gestionnaires s'incarnent dans les outils qui les supportent.

<sup>23</sup> « *Reification* », *Dictionary of the Social Sciences*, 2002, Oxford Reference Online, Oxford University Press.

simplification de l'élément qui en fait l'objet (un principe, une organisation, etc.). De ce fait, en liant les idées de réification et de réflexivité limitée, on s'intéressera dans un premier temps aux boîtes noires dans les interactions ; dans un second, on insistera sur le fait que les objets des réifications peuvent être invoqués par les acteurs comme des tiers « actant » de manière à les investir d'un certain poids dans les interactions. À l'instar de François Cooren, on considère les interactions comme des lieux/moments peuplés d'un « *plenum of « agencies »* » (Cooren 2006, 2010). Y interviennent des phénomènes d'invocation de figures (principes, valeurs, etc.) ou de ventriloquie (faire parler quelqu'un ou quelque chose) et d'incarnation (dans le sens de donner chair et de rendre présent). Il s'agit pour les acteurs de se référer à des entités qu'ils nomment, et par là-même d'y recourir en tant que support d'autorité. Nommer une entité, c'est la rendre présente dans la scène interactionnelle ainsi que mettre en débat le droit, la légitimité, à recourir à une telle ventriloquie et/ou incarnation.

## Interaction et boîtes noires

Les limites des capacités réflexives – d'introspection et de rappel – des acteurs favorisent l'instanciation par les acteurs d'allant de soi, de « boîtes plus ou moins noires », notamment par deux mécanismes que nous proposons de nommer le « pensé-sédimenté » et le « pris pour compte ». Prenons un exemple : un consultant, chargé de mettre en place une démarche qualité appelée 5S<sup>24</sup> dans les ateliers de production d'une entreprise, formalise avec les personnels un certain nombre de règles qu'ils seront supposés suivre. Puis, le consultant, pris d'un doute, interroge un ouvrier au hasard d'une rencontre : « Vous savez pourquoi on fait tout ça ? » Celui-ci répond : « Pour faire mieux, enfin je suppose... ». L'exemple est intéressant parce qu'on y retrouve les deux dimensions. D'abord, l'ouvrier intériorise la méthode gestionnaire et sédimente ceci en nouveau savoir mobilisable. Puis, on peut remarquer qu'à défaut de pouvoir émettre une critique sur l'objectif (limite réflexive due à un défaut de connaissances, mais aussi à un rapport d'autorité difficilement discutable) l'ouvrier émet un pris pour compte : « Pour faire mieux ». Ce qui est pris pour compte et prend la forme d'une représentation conventionnalisée est le message accolé à la diffusion de cette méthode dans l'entreprise : le potentiel d'amélioration supposé lié à cette méthode de gestion. Toutefois, il est important de noter le fait que l'acteur a conscience d'avoir recours à cette « pensée prête à l'emploi » ; une partie de la limite de la réflexivité fait partie d'un procès dont l'acteur a conscience, on pourrait ainsi caractériser le doute. Les « pensés-sédimentés » renvoient alors à l'idée des habitudes de rappels conditionnées par le dessin de « schèmes

<sup>24</sup> Notamment utilisée dans le monde industriel, cette méthode est fondée sur l'aménagement, le nettoyage et le rangement des ateliers de production. L'expression 5S renvoie aux 5 principes, énoncés en japonais, à la base de cette méthode : « *Seiri* » (débarrasser), « *Seiton* » (ranger), « *Seiso* » (nettoyer), « *Seiketsu* » (ordonner), « *Shitsuke* » (rigueur).

interprétatifs » de chemins-causaux<sup>25</sup> des cartes-causales des acteurs. Le « pris pour compte » se réfère davantage à une appropriation de propos couplée à une réflexivité très limitée, ce qui fait de ces propos des stéréotypes, des boîtes noires, prêts à l'emploi. Dans les deux cas, cette sédimentation mnésique participe à la constitution de types, catégories, auxquelles nous pouvons faire appel lors d'interactions. Elle peut aussi créer une tension entre expression et rappel.

## Interaction et réification : le référent commun comme autorité

Nous considérons le fait que la réification, en tant que forme d'expression, peut stimuler des effets d'autorité. Les chercheurs en sciences sociales critiquent régulièrement le recours par d'autres chercheurs à ce genre de procédés, notamment pour l'économie réflexive qui lui est adjointe. Pourrait-il en être autrement? À tout déréifier, ne tomberions-nous pas dans des explications absurdes et sans fin? D'abord, nous réifions pour des raisons de limites réflexives, mais également parce qu'il s'agit de l'essence de notre langage. Norbert Elias (2003 : 7-8) expliquait que « nos moyens linguistiques et nos modes de pensée sont en grande partie ainsi faits que tous, en dehors de l'individu, semble avoir le caractère d'« objets » et de surcroît d'objets immobiles [...] ». La formation traditionnelle de notre terminologie et de nos concepts donne l'impression qu'il s'agit là d'objets de la même espèce que les rochers ». Un mot fait généralement référence, directement ou indirectement, à un concept sur lequel nous avons plus ou moins mené un processus réflexif. À considérer qu'il faille tout déréifier, un texte comporterait autant de notes de bas de page que de mots utilisés dans celui-ci de façon à rendre compte des acceptations choisies. Cela comporterait-il le moindre intérêt? Se comprendrait-on mieux pour autant? A-t-on vraiment toujours besoin de se comprendre totalement? Ne sommes-nous pas parfois davantage préoccupés par le maintien d'une discussion que par une compréhension stricte du sens de ce que notre interlocuteur propose? Combien de fois prenons-nous conscience de l'ambiguïté que comportaient nos propos, lorsque notre interlocuteur répond d'une façon qui nous semble inappropriée, sans pour autant tenter de rectifier ce qu'on a perçu que notre interlocuteur aurait perçu; juste afin de conserver l'interaction, et simuler un être-ensemble harmonieux? Le flou<sup>26</sup> sur le sens de ce qui s'échange naît de cette potentialité

<sup>25</sup> Nous utilisons le terme « chemin-causal » car il semble que nous avons tous recours à une carte-causale que nous ne pouvons saisir dans son entier. Les chemins-causaux constitutifs de la carte causale s'entrecoupent plus ou moins les uns les autres (la réflexivité est aussi une capacité de questionner l'agencement des chemins au sein de la carte), ce qui peut nous faire tenir des propos apparemment antagonistes.

<sup>26</sup> Les idées de flou et d'ambiguïté comme nécessaires et toujours présentes sont notamment développées par J. March (1988).

de faire tenir ensemble un social, d'aller vers un futur *a posteriori* toujours en co-construction, car sujet à de l'indétermisme<sup>27</sup>. Ce qui importe vraiment n'est-il pas de s'intéresser à la façon dont les acteurs usent de cette réification ?

Les travaux de François Cooren sont, à ce sujet, tout à fait pertinents. Il explique que, dans les interactions, les acteurs, de manière à donner du poids à leur présentation, parlent « au nom de », ou font parler des instances. C'est ce qu'il appelle l'effet de ventriloquie et l'incarnation (Cooren, Robichaud, 2006 ; Cooren, 2010). Il éclaire le fait que la réification constitue l'un des facteurs de mise en scène d'autorité. On peut exemplifier cette attitude par l'extrait de l'interaction suivante. Il s'agit d'une réunion de stabilisation des règles durant la mise en place d'une démarche 5S dans les ateliers de production. Plus précisément, il est question dans cet extrait du nettoyage des ateliers lors d'une période de déménagement de ceux-ci. Ce qui est sous-tendu ici est en partie la question de l'attribution de la tâche. Une partie des services déménage vers un nouveau bâtiment, de ce fait, leurs anciens locaux sont réattribués afin d'agrandir les services qui demeurent dans cet ancien bâtiment. Sont présents : un consultant (qui ne s'exprime pas dans ce passage), le responsable de production (RP) – qui a remis un document sur lequel sont inscrites les règles convenues jusqu'alors –, et les responsables d'atelier (RAI).

**Tableau 2** : L'autorité de la référence commune.

Interlocuteur	Énoncé
...	
RAI	(En s'adressant à RP) Oui mais quand vous dites qu'on va accepter, nous à un moment donné, (sifflement), on va signaler, et ça, (sifflement) ça fait deux ans que c'est là c'est pas à moi... je peux vous dire que vous ne me le ferez pas bouger, c'est pas moi qui ai démonté!
RP	C'est pas comme ça que ça va se passer, jusqu'à présent tout le monde avait des alibis.
RAI	Oui, on en aura toujours des alibis.
RP	Maintenant le mec qui démonte la rambarde, il a un local. On prend leur truc et on le met dans le local.
RAI	Non mais on n'a pas à ...
RP	Non mais pas vous.
RAI	On n'a pas à le faire.
RP	(en durcissant le ton) Non mais attendez sinon, vous êtes dans une guerre!
RAI	<i>Non mais le 5S c'est ça!</i> (avec un ton un peu piquant et en montrant le document de travail).

<sup>27</sup> Bien que nous soyons en accord avec le fait que penser l'activité sociale sous une forme déterminée pose problème, il semble important de constater que les acteurs créent de la détermination. Ils pensent au travers de liens causaux (*a priori* ou *a posteriori*) qui leur sont propres et les expriment par la suite. Ce qui est indéterminé demeure l'issue de la co-construction de sens.

D'une certaine manière, le responsable d'atelier réifie le 5S comme une entité préhensible de sorte à pouvoir parler en son nom et ainsi appuyer son propos. Afin de renforcer l'invocation du principe du 5S, il se réfère au média papier en tant qu'incarnation de celui-ci dans la scène interactionnelle. La réification peut donc stimuler des effets d'autorité, mais elle paraît aussi servir à prêter une « agentivité » à ce qui lie les acteurs entre eux : les organisations (Cooren, Brummans, Charrieras, 2008), les contrats, les accords, etc., tout les référents communs qui sont instanciés par les acteurs participant ainsi à l'élaboration d'une relation triadique.

« D'une part, [la relation triadique] permet à un objet de référence [...] de s'autonomiser du dispositif qui lui a prêté attention sinon existence, et d'acquérir une pesanteur objective qui lui garantit son efficacité sociale. D'autre part, la référenciation à un tiers lie inextricablement ceux qui y participent à un Nous qui les subsume sous une identité commune et les force ainsi à se reconnaître et à s'individualiser en tant que membres d'une totalité collective qui désormais les dépasse » (Kaufmann, 2008 : 91).

L'objet de cette production collective de références communes (la définition de la démarche 5S dans le cas présent) – en tant que mise en place et mise à jour de références, ainsi que symbole d'engagements mutuels – soumet, par une tension autorité-confiance, les acteurs à une certaine déférence (Hémont, 2009). C'est en rapport avec le respect de la dimension collective liée à la référence commune que les acteurs placent leur confiance et au sein de laquelle ils s'engagent. Mais, en retour, cette référence commune devient un actant source d'autorité pour les acteurs qui lui ont prêté une existence.

## Re-localisation : temporalité et extériorisation

Dans la théorie de la structuration d'Anthony Giddens (1990 : 85-86), une dimension récurrente concerne le mouvement de délocalisation-relocalisation : « J'aimerais compléter la notion de délocalisation<sup>28</sup> dans l'idée de re-localisation. J'entends par là une réappropriation ou redistribution des rôles dans les relations sociales dé-localisées, visant à enraciner ces dernières (même partiellement ou provisoirement) dans un contexte spatio-temporel local ». Dans le prolongement de cette idée, les travaux de François Cooren et Daniel Robichaud permettent d'insister sur le caractère clairement interactionnel de ce phénomène. Ces derniers écrivent que « l'ici et le maintenant de l'interaction apparaît toujours contaminé ou hanté par l'ailleurs et l'alors » (Cooren, Robichaud, 2006 : 116). C'est ce qu'ils appellent la contamination du local par du « dis-local » via un travail de « présentification »<sup>29</sup>. Au-delà des effets d'autorité que cela peut engendrer, ce qui nous intéresse ici est l'appui des acteurs sur des extériorités.

<sup>28</sup> « Phénomènes étroitement liés aux facteurs de dissociation spatio-temporelle » (Giddens, 1994 : 25).

<sup>29</sup> « Présentification » est utilisée dans le sens de rendre présent.



Ainsi invoquent-ils des principes, des faits antérieurs, tout en impliquant des objets matériels comme une page sur laquelle est inscrite une charte, des règles du 5S. L'aspect matériel de ce genre d'artefact contribue à donner un corps à cette référencement commune, mais opère également une certaine « restance »<sup>30</sup> des idées et des liens. Comme nous l'expliquions, ces supports peuvent prendre place dans des enjeux d'autorité, mais ils permettent aussi un transport dans l'espace et le temps. Prenons l'exemple du pense-bête. Que font les acteurs lorsqu'ils écrivent un pense-bête? Tout d'abord, à qui écrivent-ils? À eux-mêmes? Pas tout à fait, ils écrivent plutôt à des acteurs en devenir; ils écrivent pour un futur présent. Puis, ils le conçoivent comme une décharge mnésique. Les acteurs ont conscience d'une partie de leurs limites réflexives, dans le cas présent, de leurs facultés à faire jouer leurs rappels. Plus largement, nous sommes toujours entourés d'objets jouant ce rôle. Immergés dans un monde d'actants non humains<sup>31</sup>, les acteurs sont en interaction constante avec ceux-ci. Ils sont ceux qui restent et qui deviennent, en même temps qu'ils participent à un processus de structuration sociale. Matérialité et symbole ne doivent pas être dissociés. Certes, si l'on suit Averroès : « La pensée a des ailes, nul ne peut empêcher son envol ». Pourtant, si les pensées ne trouvent pas de support pour être véhiculées, il y a peu de chance pour qu'elles survivent. Les acteurs réactualisent en permanence, dans leur étant-présent et par un processus de dis-location, les contours de ces agents qui en retour influent sur leurs actions. Cette capacité de « restance » (et donc de transport d'information dans le temps) liée à la matérialité des artefacts couplée aux procédés d'animations des acteurs joue un rôle particulier dans le processus perpétuel de structuration sociale. De plus, l'on attribue à ces acteurs une capacité de communalisation (comme, par exemple, l'écriture conjointe de règlementations), alors ils sont bien au cœur d'un effet de structuration sociale. Il semble que, d'une manière générale, la question de la matérialité est peu abordée dans les travaux d'Anthony Giddens et nécessite d'être approfondie et réintroduite dans ce qu'il appelle « *modality* », qu'il place au cœur des médiations entre le structurel et l'interaction *in situ*.

## Conclusion

Le caractère limité de la réflexivité des acteurs est donc pleinement constitutif de leur façon d'être au monde. Parler de réflexivité ne suppose pas que tout ait déjà été vécu, mais que le nouveau est toujours l'objet de médiations. Les limites réflexives des acteurs fonctionnent tel un filtre, une clôture informationnelle (Bougnoux, 1995 : 16), elles participent d'une mise en forme des cartes causales au sein desquels les acteurs tentent de percevoir le monde et de donner du sens,

<sup>30</sup> « Restance » est un terme emprunté à J. Derrida par F. Cooren.

<sup>31</sup> Le monde d'actants non humains est composé d'objets, de corps, de principes et de conventions qui, d'une certaine manière, agissent sur les acteurs et qu'ils font agir.

mais aussi, comme un vecteur de réification, d'externalisation et par ce biais de mise en commun. Ainsi l'interaction participe-t-elle à la structuration sociale car elle stimule le contrôle réflexif des acteurs *a posteriori* et l'élaboration d'un futur *a posteriori* par un processus de rappel. Elle initie un jeu d'influences réciproques entre préceptes et conventionnalisation. Plus largement, nous pensons que cette approche, par l'idée de réflexivité limitée, permet de concilier sociologie critique et sociologie de la critique. Les acteurs sont dotés d'une capacité de critique, mais celle-ci est toujours limitée. Il est alors possible de joindre deux conceptions du social : la première élaborant un modèle du social dans laquelle les chercheurs « révèlent », « dévoilent » un monde inconscient, mais dans lequel les acteurs sont relativement dénués de critique, et à l'inverse, la seconde se focalisant sur la dimension critique des acteurs. Afin de rendre justice aux acteurs, il serait déplacé de la part d'un chercheur en sciences sociales de croire qu'il échappe à ce caractère limité de la réflexivité : il demeure un acteur comme un autre, prenant conscience de ce que lui impose cette limite en même temps que des possibilités de la dépasser en partie. En tant qu'acteur, il est aux prises avec ses préceptes. Peut-on vraiment laisser ceux-ci au vestiaire ? Nous ne sommes au monde plus jamais vierges, et pourtant toujours naissants.

## Références

- Bougnoux D., 1995, *La communication contre l'information*, Paris, Hachette.
- Cooren Fr., 2006, « The organizational world as a plenum of agencies », pp. 81-100, in : Cooren Fr., Taylor J. R., Van Every E. J., dirs, *Communication as organizing : Empirical and theoretical explorations in the dynamic of text and conversation*, London, LEA.
- 2010, *Action and Agency in Dialogue. Passion, incarnation and ventriloquism*, John Benjamins Publishing Company.
- Cooren F., Brummans B. H. J. M., Charrieras D., 2008, « The coproduction of organizational presence : A study of Médecins Sans Frontières in action », *Human Relations*, 10 (61), pp. 1339-1370.
- Cooren F., Robichaud D., 2006, « Globaliser et disloquer en situation d'interaction : Comment asymétrise-t-on une relation ? », pp. 113-131, in : Laforest M., Vincent D., dirs, *Les interactions asymétriques*, Québec, Éd. Nota Bene.
- Elias N., 1981, *Qu'est-ce que la sociologie?*, trad. de l'allemand par Y. Hoffmann, Paris, Éd. Pocket, 2003.
- Geertz C., 1973, « Ideology as a cultural system », pp. 193-233, in : *The Interpretation of Cultures : Selected Essays*, New York, Basic Books.
- Giddens A., 1979, *Central Problems in Social Theory : Action, Structure and Contradiction in Social Analysis*, Berkeley, University of California Press.
- 1986, *La constitution de la société : éléments de la théorie de la structuration*, trad. de l'anglais par M. Audet, Paris, Presses universitaires de France, 1987.

- 1990, *Les conséquences de la modernité*, trad. de l'anglais par O. Meyer, Paris, Éd. L'Harmattan, 1994.
- Goffman E., 1959, *La mise en scène de la vie quotidienne. Tome 1. La présentation de soi*, trad. de l'anglais par A. Accardo, Paris, Éd. de Minuit, 1973.
- Hémont F., 2009, « La tension « autorité-confiance » dans les rapports donneurs d'ordres sous-traitants », pp.116-123, in : *La communication des organisations en débat dans les sic : Quels objets, terrains et théories?*, Communication présentée au *Colloque jeunes chercheurs et recherches récentes*, srsic, Rennes, 11-12 juin 2009. Accès : [http://org-co2009.lescigales.org/index\\_fichiers/Page286.htm](http://org-co2009.lescigales.org/index_fichiers/Page286.htm).
- 2011, *Les rapports clients-fournisseurs dans le secteur aéronautique : une approche communicationnelle du « développement fournisseur »*, thèse en sciences de l'information et de la communication, Université Paul Sabatier-Toulouse 3.
- Kaufmann L., 2008, « La société de déférence. Médias, médiations et communication », *Réseaux*, 148-149 (26), pp. 79-116.
- Livet P., 1994, *La communauté virtuelle. Action et communication*, Combas, Éd. de L'Éclat.
- March J. G., 1988, *Décisions et organisations*, trad. de l'anglais par M. Waquet, Paris, Éd. d'Organisation, 1991.
- Simon H.A., 1947, *Administration et processus de décision*, trad. de l'anglais par P.-E. Dauzat, Paris, Éd. Economica, 1983.
- 1995, « Rationality in political behavior », *Political Psychology*, 1 (16), pp.45-61.
- Venard B., 2006, « La gestion du sens à des fins de domination : usage de l'idéologie dans une joint venture », pp. 219-247, in : Autissier D., Bensebaa F., dirs, *Les défis du sensemaking en entreprise : Karl E. Weick et les sciences de gestion*, Paris, Éd. Economica.
- Vidaillet B., dir., 2003, *Le sens de l'action : Karl E. Weick, sociopsychologie de l'organisation*, Paris, Vuibert.
- Weick K.E., Sutcliffe K.M., Obstfeld D., 2005, « Organizing and the process of sensemaking », *Organization science*, 4 (16), pp. 409-421.
- Winkin Y., éd., 1981, *La nouvelle communication*, Paris, Éd. Le Seuil, 2000.

## > NOTES DE LECTURE

### Culture, esthétique

- 261 Julia Bonaccorsi, *Le devoir de lecture. Médiations d'une pratique culturelle* (Alice Krieg-Planque)
- 263 Noël Burch, Geneviève Sellier, *Le Cinéma au prisme des rapports de sexe* (Gérald Préher)
- 264 Joseph Campbell, *Le héros aux mille et un visages* (Boris Solinski)
- 265 Christophe Charle, dir., *Le temps des capitales culturelles XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles* (Delphine Buzy-Christmann)
- 267 Fabien Dumais, *L'appropriation d'un objet culturel. Une réactualisation des théories de C.S. Peirce à propos de l'interprétation* (Gilles Boenisch)
- 269 Irène Jonas, *Mort de la photo de famille. De l'argentique au numérique* (Gilles Boenisch)
- 270 Herbert Molderings, *L'évidence du possible. Photographie moderne et surréalisme* (Anne Immelé)
- 272 Claude Poissenot, *La nouvelle bibliothèque : contribution pour la bibliothèque de demain* (Wahid Gdoura)
- 273 Annie Renonciat, Marianne Simon-Oikawa, dirs, *La pédagogie par l'image en France et au Japon* (Laurent Husson)

### Histoire, épistémologie

- 275 Stéphane Benoist, Anne Daguet-Gagey, Christine Hoët-Van Cauwenberghe, Sabine Lefebvre, eds, *Mémoires partagées, mémoires disputées. Écriture et réécriture de l'histoire* (Anthony Michel)
- 277 Jacques Demorgon, *Déjouer l'inhumain. Avec Edgar Morin* (Marie Nelly Carpentier)
- 279 Marcel Detienne, *Comparer l'incomparable* (Boris Solinski)

- 280 Élise Julien, *Paris, Berlin. La mémoire de la guerre 1914-1933* (Anthony Michel)
- 282 Thomas Römer, *Les cornes de Moïse. Faire entrer la Bible dans l'histoire* (Elena Di Pedé)
- 282 Joan W. Scott, *Théorie critique de l'histoire. Identités, expériences, politiques* (Marta I. Waldegaray)

### Médias, journalisme

- 284 Aurélie Aubert, *La société civile et ses médias. Quand le public prend la parole* (Aurélie Olivesi)
- 285 Mireille Berton, Anne-Katrin Weber, dirs, *La télévision du téléphonoscope à YouTube. Pour une archéologie de l'audiovision* (Gilles Boenisch)
- 287 Jérôme Bourdon, *Le récit impossible. Le conflit israélo-palestinien et les médias* (Vincent Goulet)
- 289 Marie Cauderlier, avec la collab. de Bruno Humbeeck, *Berceaux maudits* (Catherine Gravet)

### Sociétés

- 290 Ousmane Bakary Bâ, *Exil et culture. Génocide ethnique, fractures, deuil et reconstruction identitaire* (Jean-Marie Pierlot)
- 292 Howard S. Becker, *Comment parler de la société. Artistes, écrivains, chercheurs et représentations sociales* (Boris Solinski)
- 293 Thomas Bouchet, *Noms d'oiseaux. L'insulte en politique de la Restauration à nos jours* (Marieke Stein)
- 295 Christophe Dejours, Florence Bègue, *Suicide et travail, que faire ?* (Julien Pierre)
- 297 Jean-Pierre Dupuy, *La Marque du sacré* (Stefan Goltzberg)
- 298 Olivier Galland, *Les jeunes* (Mohammad Mahdi Fatorehchi)
- 300 Fabrice Rochelandet, *Économie des données personnelles et de la vie privée* (Jérémie Nicey)
- 302 Gaëtan Tremblay, dir., *L'émancipation, hier et aujourd'hui. Perspectives françaises et québécoises* (Catherine Gravet)

- 306 François Vatin, dir., *Évaluer et valoriser : une sociologie économique de la mesure* (Patrice de la Broise)

### Technologies de l'information et de la communication

- 308 Olivier Blondeau, avec la collab. de Laurence Allard, dirs., *Devenir média. L'activisme sur Internet, entre défection et expérimentation* (Irma Ramos Santana)
- 311 Pierre-Antoine Chardel, Gabriel Rockhill, dirs, *Technologies de contrôle dans la mondialisation* (David Forest)
- 312 Paul Mathias, *Qu'est-ce que l'internet ?* (Christine Chevret)
- 314 Yvonne Mignot-Lefebvre, *Communication et autonomie. Audiovisuel, technologies de l'information et de la communication et changement social* (Alain Kiyindou)
- 316 Florence Millerand, Serge Proulx, Julien Rueff, *Web social, Mutation de la communication* (Amandine Degand)
- 317 Henri Oberdorff, *La démocratie à l'ère numérique* (Gilles Boenisch)
- 319 Pascal Robert, *Mnémotechnologies* (David Forest)
- 320 Sébastien Rouquette, *L'analyse des sites internet. Une radiographie du cybersp@ce* (Hadj Bangali Cissé)

